



HAL
open science

Les langues et la mort. Les naufragés et les rescapés de Primo Lévi ”

Claudine Moïse

► **To cite this version:**

Claudine Moïse. Les langues et la mort. Les naufragés et les rescapés de Primo Lévi ”. Bernard Barbeau G., Meier F. et Schwarze S. Conflits sur/dans la langue : perspectives linguistiques, argumentatives et discursives, Peter Lang, pp.215-228, 2021. hal-03554344

HAL Id: hal-03554344

<https://hal.science/hal-03554344>

Submitted on 30 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les langues et la mort

Les naufragés et les rescapés. Primo Levi

Claudine Moïse, université Grenoble Alpes, Lidilem

Résumé. Ce texte vise à voir comment certaines situations de conflit entre les langues sont au cœur même d'enjeux de vie ou de mort. Il s'agit d'analyser en quoi le rôle des langues utilisées dans des contextes particuliers de guerre ont pu causer la mort d'autrui ; comment, finalement, la présence même de langues faisant conflit peuvent mener à la mort. Pour rendre compte de ces situations, je m'appuierai le chapitre « Communiquer » de Primo Levi dans son ouvrage *Les naufragés et les rescapés*, dans lequel l'auteur relate à quel point ne pas comprendre l'allemand dans les camps de concentration pouvait être une des causes d'une mort assurée. À partir de ce texte, il s'agira de voir dans un premier temps quelle est la part du contexte et des enjeux linguistiques dans l'issue tragique c'est-à-dire dans l'avènement de la mort ? En quoi est-il fait violence à la langue ? En quoi la langue est-elle violente ? En quoi l'allemand, langue des dominants, et la pluralité linguistique ont participé d'une violence linguistique et humaine ? Que dit le conflit entre les langues en présence dans les camps sur les rapports de pouvoir et sur les rapports humains dans de telles situations ? Dans un second temps, je montrerai comment ce texte fait témoignage sociolinguistique, dans le sens où il montre combien il nous faut rester vigilant dans la mesure où faire violence à la langue fait violence à notre humanité.

Abstract. This article examines how certain situations of conflict between languages are at the very heart of life and death issues. The aim is to analyse how the role of languages used in particular contexts such as war may have caused the death of others – how, ultimately, the very presence of languages in conflict may lead to death. To bring to light these situations, I based the analysis on Primo Levi's chapter “Communiquer” in his book *Les naufragés et les rescapés*, in which the author relates how the nonunderstanding of German in concentration camps could

have been one of the causes of an inevitable death. On the basis of this text, I will discuss how much the tragic outcome, i.e. the advent of death, goes hand in hand with the linguistic context and the issues involved. In which way is violence interconnected with language? How can language become violent? How did German, a dominant language with linguistic plurality contribute to linguistic and human violence? What does the conflict between the languages in these camps say about power relations as well as human relations in such situations? Subsequently, I will show how this text bears sociolinguistic evidence, in the sense that it shows how vigilant we must be with the issue of how violence in language is also violence to our humanity.

Introduction

Je me suis souvent interrogée sur le lien étroit que les langues entretenaient avec la mort. J'ai étudié des langues que l'on disait anciennes ou mortes, le latin et le grec. Mortes parce qu'elles ne se pratiquaient plus, alors qu'elles me semblaient « vivre » avec nous puisque nous les lisions, traduisions, apprenions. C'est que les langues sont parfois assimilées à des organismes vivants avec quelques abus métaphoriques, entre *filiation*, *parenté* ou *ramification*, *racine* (Auroux, 2000, Lamy, 2003). Dans une vision naturaliste, pour « sauver les langues en danger¹ » (Heller et Duchêne, 2006), des appels désespérés sont parfois lancés, tel celui de Claude Hagège qui s'écrie *Halte à la mort des langues !* (2000). Or, au-delà de cette vie surestimée que l'on octroierait aux langues, la vie et la mort peuvent être, dans des situations très particulières, au cœur des discours et des pratiques langagières. Il y a les discours performatifs qui annoncent la mort, comme dans le cadre d'une sentence de condamnation

¹ Antienne qui trouve ses sources dès les études en grammaire comparée chez les linguistes allemands du 19^e siècle comme Wilhem Von Humbold ou August Schleicher, et qui revient chez certains linguistes aujourd'hui même, comme si les langues « naturelles » étaient des organismes vivants à protéger. La métaphore va bon train (Lamy, d2013) quand la langue telle une plante naît, croît et meurt. Or les langues sont avant tout des pratiques sociales en usage ou pas, utilisées ou abandonnées par les êtres humains.

devant un tribunal. Il y a aussi, et c'est ce qui m'intéressera ici, le rôle des langues ou des variétés de langues utilisées dans des contextes de guerre qui ont pu causer la mort d'autrui. Je me souviens des notes d'audience d'un procès de tirailleurs sénégalais, lors de la Première Guerre mondiale, qui, par la difficulté qu'ils ont eu à se défendre dans leur variété de langue, ont été condamnés à mort, contrairement, lors du même procès, à des soldats français eux aussi accusés (Van den Avenne, 2017 : 152-154). Je me souviens des témoignages de ces réfugiés juifs étrangers en France, qui sous le gouvernement de Vichy, évitaient de trop parler de peur que l'on reconnaisse leur accent yiddish (Badinter, 2018).

Pour rendre compte d'une situation de risque mortel, je m'appuierai sur le chapitre « Communiquer » de Primo Levi dans son ouvrage *Les naufragés et les rescapés* (1989), dans lequel l'auteur relate à quel point ne pas comprendre l'allemand dans les camps d'extermination pouvait être une des causes d'une mort assurée. À partir de cet écrit, je voudrais voir dans un premier temps en quoi des pratiques langagières dans une situation extrême de conflit peuvent entraîner la mort d'autrui. Quels sont les mécanismes de rapports violents entre les langues et comment s'exprime la violence de la langue ? Quels sont les processus de minorisation / anéantissement liés aux pratiques langagières ? Dans un second temps, je voudrais montrer en quoi le texte de Primo Lévi, parce qu'il est lié à la mort dans une situation extrême, relève d'une construction et d'une fonction testimoniale.

1. Un texte emblématique

Les Naufragés et les rescapés renvoie à cette métaphore du naufrage déjà très présente dans *Si c'est un homme* (Levi, 1988) et dans divers de ses poèmes (Nezri-Dufour, 1998) :

Auschwitz est le lieu où toute valeur a disparu ; le camp est donc décrit comme un univers non terrestre, comme un lieu de naufrage, où l'élément aquatique prédomine et semble engloutir les déportés. Ces derniers sont dépeints comme des individus qui ont été immergés de force dans un microcosme isolé, à mille lieues de repères matériels et techniques de l'univers humain, c'est-à-dire terrestre. (Nezri-Dufour, 1998 : 100)

Primo Levi revient sur la difficulté de dire l'indicible, de dire l'horreur d'Auschwitz qui représente un englobement physique, humain et littéraire. La distance, qui n'a pas effacé le traumatisme mais qui a donné encore à penser, cherche des réponses à l'impossible.

Comme d'autres récits (Améry, 1995 ; Antelme, 1957 ; Delbo, 1970 ; de Gaulle-Anthonioz 1998 ; Kertész, 1998 ; Rousset, 1947 ; Semprun, 1994), cet écrit pose la question d'une identité narrative et de son lien avec l'acte littéraire. Il fait partie de ce que l'on a essayé d'appeler le genre concentrationnaire, dont la singularité serait l'expérience des camps. Or, cette seule caractéristique fait l'impasse d'une réflexion sur le rapport au geste littéraire, comme si l'horreur ne pouvait se dire en création, comme si l'acte littéraire, poétique et détaché de la douleur, était contraire à la réalité inhumaine à décrire (Bertrand, 2018). En réalité, ces textes sont au plus proche de l'intime dans la langue, parce qu'ils se sont frottés à l'impensable des choses et du dire, dans une sobriété et l'implicite, comme l'exprime cette métaphore du naufrage. Ils font œuvre littéraire parce qu'ils ne sont pas autobiographiques mais servent à parler au nom d'un « nous » collectif, parce qu'ils dépassent la seule chronologie narrative et du rapport d'événements. Ainsi, face à la déshumanisation, les mots et la langue interrogent la nature humaine, comme l'évoque le récit de Robert Antelme (1957), *L'espèce humaine*. Ce qui amène Lucie Bertrand à définir ces ouvrages sous l'appellation « prose d'idées », écriture qui renverrait davantage à un récit d'idées qu'à un récit d'expériences (Bertrand, 2018 : 7). Essayer de comprendre, d'analyser, comme Primo Levi l'a évoqué lors de sa rencontre avec Philippe Roth :

Je me rappelle avoir vécu mon année d'Auschwitz dans un état d'esprit extrêmement alerte. Je ne sais pas si cela dépendait de ma formation professionnelle, ou d'une endurance insoupçonnée, ou d'un bon instinct. Je n'arrêtais jamais d'enregistrer le monde et les gens autour de moi, au point que j'en conserve toujours une image incroyablement détaillée. J'avais un désir intense de comprendre². (Roth, 2001 : 8, in Ségula, 2006 : 71)

² « I remember having lived my Auschwitz year in a condition of exceptional spiritedness. I don't know if this depended on my professional background, or an unsuspected stamina, or on a sound instinct. I never stopped recording the world and people around me, so much that I still have an unbelievably detailed image of them. I had an intense wish to understand »

C'est dans ce récit d'idées que s'inscrit *Les Naufragés et les rescapés*, écrit 40 ans après Auschwitz en 1985 et publié en 1986 en Italie. Primo Levi mourra en 1987. Travail réflexif, l'ouvrage sert l'analyse à partir de différentes questions, la relation bourreaux/victimes, les ressentis des déportés, la mécanique d'extermination, ce qu'il appelle la « zone grise », espace dépouillé entre complicité et responsabilité, qui structure la domination extrême :

Le lager qui (dans sa version soviétique également) peut bien servir de « laboratoire » ; la classe hybride des prisonniers-fonctionnaires en constitue l'ossature, et, en même temps, l'élément le plus inquiétant. C'est une zone grise, aux contours mal définis, qui sépare et relie à la fois les deux camps des maîtres et des esclaves ». (Levi, 1989 : 42)

Les thèmes que Primo Lévi déconstruit sont au cœur de notre humanité et suscitent des réflexions à ne pas lâcher pour les années à venir, la mémoire de l'offense, la honte, la communication ou la violence inutile, questions qui traversent aussi la sociolinguistique³. Il interroge le mal et la haine, l'exclusion et la destruction. Les chapitres nous sollicitent, ils nous demandent de rester vigilants face aux désarrois du monde, quarante ans après. Dans le chapitre « Communiquer », Primo Levi s'insurge contre l'idée qu'il y aurait de l'incommunicable dans notre société de communication, que l'on ne pourrait être pleinement en partage avec l'autre, que les mots seraient impuissants à nous dire dans notre intimité et qu'ils ne pourraient nous guérir de la solitude existentielle. Il balaie cet empêchement futile à l'aune de l'angoisse de mort, quand les mots sont les seuls fils de la parque, qui retiennent la vie, ou signent le néant, à Auschwitz. Ses quelques notions d'allemand, apprises lors de sa formation scientifique de chimiste, associées à un enchaînement de circonstances favorables dans le camp (arrivée relativement tardive en 1944, assistant dans le laboratoire de l'usine de production de caoutchouc, entraide...) lui permettront, d'après lui, de survivre. Il paiera même un prisonnier alsacien en pain, donnée vitale comme l'accès au sens par le verbe, pour améliorer encore son

³ Depuis son avènement dans les années 1970, la sociolinguistique a affirmé sa portée et son implication sociale notamment d'un point de vue des inégalités sociales (Moïse 2009a). Ces quelques dernières années, la place du sujet est questionnée et notamment par les nombreuses et nombreux chercheurs qui abordent la question des émotions (pour une synthèse Bernard Barbeau et Moïse à paraître).

« trésor de mots [Wortschatz], terme qui ne fut jamais pareillement approprié, [...] et devenu un élément essentiel de survie » quand « savoir l'allemand c'était la vie » (Levi, 1989 : 94).

2. Les langues et la mort

2.1 De la pureté au barbaros

Le 19^e siècle, temps des nationalismes en Europe, voit l'hégémonie des langues nationales mises au service de l'idéologie de la nation (Hobsbawn, 1990 ; Baggioni, 1997 ; Auroux, 2000). L'expansion des nations dans le monde occidental et leur mise en rivalité, à partir du 16^e siècle, entraînent une concurrence entre les langues qui s'institutionnalisèrent dans un processus de grammaticalisation⁴ sans précédent, marque d'une seconde révolution technico-linguistique après celle de l'écriture (Auroux, 1992). Cette révolution de fond, contrairement à celle galiléenne des sciences mathématiques, eut des conséquences pratiques immédiates. Les vernaculaires vont se standardiser autour d'une langue unificatrice, phénomène lié à une refonte de la grammaire latine (pour revaloriser le latin classique qui devait dire l'humanisme en regard du latin médiéval), à l'expansion de l'imprimerie (qui allait uniformiser textes et langues), aux grandes découvertes. En France, face à l'uniformisation des parlers nationaux et à la tradition de la grammaire générale dans la mouvance de l'universalisme de Port-Royal, peu d'études dialectologiques ou de dictionnaires et grammaires des langues vernaculaires ont été possibles. L'Allemagne a suivi un autre chemin. La langue allemande est unifiée avant qu'une entité politique ne soit créée en 1871.

L'Allemagne ne connaîtra pas de grammaire académique. Le *Hochdeutsch* n'est pas imposé par l'administration : son usage est le produit du consensus de commerçants et des bourgeois des différents États allemands. Et la *Deutsche Grammatik* de Grimm n'a rien d'une grammaire académique. Il s'agit d'une grammaire historique des dialectes germaniques. L'exercice de la philologie a de profondes résonances politiques car il permet de fonder l'unité de la nation par une origine commune (voir Baggioni, 1986). Les parlers populaires conservent autant que la langue lettrée les traces de ce passé. (Auroux, 2000 : 46)

⁴ La grammatisation est un « processus qui conduit à décrire et à outiller une langue sur la base des deux technologies qui sont encore aujourd'hui des piliers de notre savoir métalinguistique : la grammaire et le dictionnaire » (Auroux 1992 : 28).

Mais dans le même sens, ces langues qui traduisent l'histoire, la culture, la politique d'un peuple devenu nation, se modèlent dans l'exception, la pureté et le sacré.

Le thème initial est la succession dans l'élection, l'inversion messianique du sommeil en éveil, vers la revanche d'un peuple. Pour l'Allemagne deux textes sont fondateurs, la *Germanie* de Tacite, dont le texte est découvert dans un couvent allemand en 1455 et la traduction de la bible par Luther qui donne « un statut messianique à cette langue comme à cette nation » (Caussat, 1996 : 17). Le peuple allemand devient un *Gotträgervolk*, un peuple *theophore*. Porteur de dieu. (Meschonnic, 1997 : 276)

La notion de pureté a traversé les langues qui se disaient grandes, du grec ancien au français et à l'allemand considéré comme seule langue de la philosophie après le grec, se permettant toutes, de leur certitude et de leur surplomb, de créer de la distinction certes linguistique mais aussi humaine. Au thème de la pureté vient se greffer celui de la qualité de la langue (Meschonnic, 1997), pureté, génie et qualité devant répondre à un modèle de pensée et d'humanité (Moïse 2009b). La pureté d'une langue homogène, celle d'un peuple distinct, repose sur la peur du mélange et de la perte de son intégrité. En France, le 17^e siècle a été celui de la recherche d'une langue commune, langue classique de la rigueur et de la clarté, celle des dictionnaires et de l'Académie, dans une chasse des provincialismes et des emprunts (Wionet, 2005), puis la fin du 19^e et le début du 20^e siècle ceux de la mise à l'index des revendications régionales et des mouvements d'émancipation, tel celui du Félibrige en Provence⁵. La pureté de la langue passe par la chasse aux emprunts, aux mots étrangers, phénomène récurrent et banal pour protéger ethnocentrisme et exception contre le barbaros. Primo Levi se moque de cette chasse aux mots non germaniques dans la langue allemande, « au nazisme qui voulait tout purifier, il restait peu à purifier » quand « depuis des siècles déjà la langue allemande avait montré une aversion spontanée pour les mots d'origine non germanique. La bronchite en *air-conduite-inflammation*, l'acide pyruvique en *brûle-œufs-acide* » (Levi, 1989 : 96).

⁵ École littéraire fondée en Provence en 1854, avec comme figure de proue le prix Nobel Frédéric Mistral, qui n'eut de cesse de porter à la reconnaissance le provençal dans une forte volonté de standardisation de cette langue.

À l'extrême, mais dans cette idéologie de la supériorité et de la pureté, dans le camp, le *Lager*, l'allemand est la langue des dominants, d'un peuple, qui, sous le troisième Reich, se pense d'une qualité autre, aryenne, supérieure. Ne pas parler allemand, c'est être exclu, relégué, nié et perdre alors sa dimension humaine. « Qui ne comprenait ni ne parlait l'allemand était par définition un barbare ; s'il s'obstinait à tenter de s'exprimer dans sa langue, il fallait le faire taire avec des coups et le remettre à sa place, à tirer, porter et pousser, puisqu'il n'était pas un *Mensch*, un être humain » (Levi, 1989 : 91)

2..2 La violence de la langue

Comme l'a si bien montré Viktor Klemperer (1996), les mots sous le III^e Reich, quittent leur ancrage, prennent les chemins totalitaires, organiques, mécaniques.

Je ne me rendais pas compte, et je le fis simplement plus tard que l'allemand du Lager était une langue spéciale : pour le dire en allemand, elle était *ort-und zeit gebunden*, liée au lieu et à l'époque. C'était une variante, et particulièrement barbare, de celle qu'un philologue juif allemand, Klemperer, avait baptisé *Lingua Tertii Imperii*, langue du Troisième Reich, allant jusqu'à proposer l'acrostiche LTI, par une analogie ironique aux cent autres abréviations (NSDAP, SS, SA, SD, KZ, RKPA, WVHA, RSHA, BDM), chères à l'Allemagne de ces années [...]. La LTI différait surtout de l'allemand de Goethe par certains déplacements sémantiques et par l'abus de quelques termes : par exemple, les adjectifs *völkisch* « national, populaire » omniprésent et chargé d'arrogance nationaliste et *fanatisch* dont la connotation négative était devenue positive. (Levi, 1989 : 96-97)

Au camp, les mots, le *Lagerjargon*, aussi sont lourds de leur nouvelle charge sémantique, *Entlassen*, « libérer », passe par la mort et devient « exécuter », *Prominent* sont « les prisonniers qui avaient fait carrière » (Levi, 1989 : 97), *fressen*, attribué aux animaux, remplace *essen*, « manger ». La langue traduit cette violence in situ, d'un monde aux règles cruelles, hors de notre humanité. Cette langue sera constitutive d'un pan de soi, fragment d'un verbe meurtri à jamais. « Je me suis rendu compte par la suite que ma prononciation aussi était vulgaire, mais de façon délibérée je n'ai pas essayé de l'adoucir ; pour la même raison je ne me suis jamais fait enlever le tatouage que je porte au bras gauche » (Levi, 1989 : 98).

Mais la langue est aussi dans une performativité de la violence⁶, « violence matérielle », « violence littérale, qu'exerce le langage sur et dans le corps » (Lecerle, 1996 : 234). La violence du discours *s'incarne*.

Avec ceux qui ne les comprenaient pas, les noirs réagissaient d'une façon qui nous étonna et nous effraya : l'ordre, prononcé de la voix paisible de ceux qui savent qu'ils seront obéis, était répété, identique, d'une voix plus haute et furieuse, puis hurlé à plein gosier comme on ferait avec un animal domestique, plus sensible au ton qu'au contenu du message. Si l'on hésitait (et tous hésitaient, car ils ne comprenaient pas et étaient terrorisés), les coups arrivaient, et il était évident qu'il s'agissait d'une variante du même langage : l'usage du corps pour communiquer la pensée, ce mécanisme nécessaire et suffisant pour que l'homme soit homme était tombé en désuétude. (Levi, 1989 : 90)

Ainsi, du fond de ténèbres, les corps éructant de hurlements inintelligibles usent d'un traducteur, la matraque. « La matraque était appelée *der Dolmetscher* » (Levi, 1989 : 90). Si « l'acte de discours est un acte corporel » (Butler, 2004 : 241), dans le camp, le verbe n'est que corps, corps de violence, de non langue à non langue, de corps à corps, dans un entre-deux corps sans parole, dans une traduction matraque. « C'était un signal : pour ceux-là nous n'étions plus des hommes : avec eux comme avec les vaches ou les mulets, il n'y avait plus de différence entre le hurlement et le coup de poing » (Levi, 1989 : 90)

2.3. La négation du verbe

La langue nous habite comme nous l'habitons. Elle est notre intimité, modelée de retenues intimes, puisée au plus loin de l'enfance, en prise de chair et de contacts directs et crus (Sigaud, 2018). Notre ou nos langues sont celles des enfances tendresse ou des enfances douleur, empêchées ou perdues. La langue intime n'est toutefois jamais disparue, juste oubliée parfois, dans une nécessité de (sur)vivre, occultée par les douleurs et les rejets, masquée par les bienséances et les nécessités. La mise à nu de soi donnerait aux langues à se révéler – au sens

⁶ Dans ce texte, il ne s'agit pas pour moi de montrer les processus de violence verbale (ce qui est au centre de mon travail depuis vingt ans – voir pour une synthèse, Moïse, Meunier, Romain [2015], 2019 -) mais de dire la portée existentielle de la langue (de vie et de mort) et comment dans des situations extrêmes la langue *est* violence, réduite à sa matérialité référentielle.

photographique ; les langues, celles délibérément différentes mais aussi celles de nos variations antérieures, des jeux enfantins ou des truculences adolescentes et frimeuses.

Écharpe et robe, la langue m'enveloppe ; sillage flottant, me suit ; fluide, pénètre mes os et mes lombes ; ondes, clairon me précède et m'annonce ; muraille solide, me défend des agressions ; m'orne et m'embellit, cosmétique ; m'enchante et m'inspire, musique ; aliment me nourrit, couverture, me chauffe et, palais, me loge. Langue : lit, cuisine, atelier, mon lieu, mon jardin, mon pays, je veux dire ma maison. *Ibi patria*. (Serres 2011 : 53)

Les langues de l'enfance ont donc besoin d'être dites. Les mots, dans un rapport physique, comme l'argile ou la pierre pour le sculpteur, deviennent matière à façonnage, et expriment sensualités ou écorchures. Cet habiter des langues passe par une création vitale et charnelle, dans un dire à soi, qui demande à sortir des injonctions dominantes et à être dans une mobilité langagière, de soi à soi. Habiter une langue, un corps, un espace, être habité par une langue, un corps, un espace procède d'un continuum. La langue est l'expression existentielle du sujet, où se joue sa subjectivité (Moïse à paraître, Prieur 2006).

Au *Lager*, l'italien de Primo Levi est minoritaire, inutile. Le yiddish, cet autre intime, échappe dans la douleur de la culpabilité. « Le yiddish me tourmentait plus que le polonais que je ne comprenais pas du tout, parce que *j'aurais dû le comprendre* » (Levi, 1989 : 99). Les langues à soi sont perdues, reste le bruit et la fureur d'une rumeur de langues mêlées et sacrifiées, indistinctes. Le verbe est nié, fond sonore qui enveloppe le décor.

Les premiers jours au Lager sont restés imprimés sous la forme d'un film aux images floues et frénétiques, plein de bruit et de fureur et dépourvu de signification : un pêle-mêle de personnages sans nom ni visages noyés un continuel et assourdissant bruit de fond, mais où la parole humaine n'affleurerait pas. Un film en gris et noir, sonore mais non parlé. (Levi, 1989 : 92)

Survivre dans le camp passait alors aussi pour les prisonniers par le retour à la langue, sa langue, écrire sur des chiffons, dessiner, retrouver et se réciter des poésies, faire poésie. Par devers soi et en se cachant, puisqu'avoir accès au verbe était punissable de mort, quand en s'échappant dans la langue, on tentait justement d'échapper à l'inéluctable destin. « Langue est geste fou.

Geste fauve. Langue est veuve aux outrages. Pénitente enrochée. Geste fou geste fauve causalité sauvage on s'aboie par la langue bien au-delà des rages » (Balaguer, 2017). En face, la langue du camp, des autres, prisonniers et gardiens, est inhabitable, loin de soi, insaisissable et menaçante, en prise avec la mort dans une perte du sens. Entre l'allemand des ordres et le babel des langues autres s'installe une mécanique verbale, mots fichés et figés, langues broyées, hors monde. « Ces mots étrangers s'étaient gravés dans nos mémoires comme une bande magnétique vide, vierge ; c'est de la même façon qu'un estomac affamé assimile rapidement même une nourriture indigeste » (Levi, 1989 : 93). Mots qui plus tard, explicités, traduiront l'aporie de la vie au camp, « quelle heure est-il ? » « je ne peux pas marcher » « laisse-moi tranquille » (Levi, 1989 : 93), ou la trivialité linguistique, reflet de la déchéance. Certains mots polonais appris ramènent au camp prosaïque. « Un ami polonais m'a expliqué, à regret, qu'elles voulaient simplement dire *choléra, sang de chien, fils de putain et foutu* » (Levi, 1989 : 98).

Pour survivre, ne pas lâcher un brin d'humanité, il faut chercher les mots, en les apprenant contre un bout de pain, en les récitant, en allant les chercher où ils sont, quitte à ce que le sens échappe. « [La quête des mots] c'était aussi l'équivalent mental de notre besoin physique de nourriture, celui qui nous poussait à chercher des épluchures de pommes de terre aux abords des cuisines : un peu plus que rien, mieux que rien » (Lévi, 1989 : 93). Si le camp, espace de langues inhabitables, empêche l'accès au verbe et, par ricochet, nie ceux qui ne peuvent plus être locuteurs, locu(acteurs), s'il précipite dans un en-dehors de l'humanité, dans la perte et l'anéantissement, survivre demandait d'aller chercher, au-delà de tout, les épluchures verbales. Avant de n'être plus rien. « Ne pas souffrir d'une communication manquée ou déficiente, accepter l'éclipse de la parole était un symptôme funeste : il signifiait l'approche de l'indifférence définitive » (Levi, 1989 : 100).

2 La fonction testimoniale sociolinguistique

L'œuvre de Primo Levi a valeur de témoignage, mais ce chapitre, centré sur la langue, prend une dimension supplémentaire pour nous en sciences du langage, il est témoignage sociolinguistique.

2.1 Le genre du témoignage

Objet d'études, notamment en histoire (Torterat, 2017) ou en littérature autour de l'esthétique (Dulong et Dormier (dir.), 2005 ; Rastier 2010 ; Detue et Lacoste (dir.), 2016), le témoignage (Hugonnier et Moïse 2019) porte souvent sur des événements traumatiques et tragiques comme la Shoah, la guerre d'Algérie ou aujourd'hui les attentats islamistes, il repose sur des visées de transmission et d'expression de soi. Qu'ils soient diffusés à partir de reportages, de films, sur les sites internet, d'essais littéraires, entre parler pour les autres et parler pour soi, les témoignages tentent de changer les représentations premières et émotives, de proposer un autre point de vue sur les événements, de les expliquer autrement, de donner à réfléchir.

En ce sens, il s'agit de faire œuvre de transmission pour rester en alerte quand se joue la transformation de l'individuel vers le collectif dans un acte qui se fait politique. « Le but communicatif ne consiste pas seulement à témoigner d'une expérience véridique, mais à promouvoir un projet de société, susceptible de valider de nouvelles règles éthiques » (Rinn, 2015 : 2). De cette façon, dans un travail de mémoire (Mayaffre et Ben Hamed, 2014) et de commémoration, le témoignage rend aussi hommage contre l'oubli à l'ensemble des victimes ayant vécu les mêmes événements douloureux. Il permet aussi de *se* dire dans une libération de la parole face au trauma, sans guerre de positionnement identitaire.

Pour remplir toutes ces fonctions de conscientisation et de transmission sociales, le témoignage doit s'appuyer sur une visée véridictoire où les émotions serviront son propos, sans toutefois débordement émotionnel. Le témoignage, selon « la tradition judiciaire » et dans un « réalisme empirique » (Rastier, 2010 : 115), devra s'accrocher aux faits, à la vie objectivée, dans une « exigence de concrétude – et d'exactitude – testimoniale, garante de la valeur de vérité du

texte », (Detue et Lacoste, 2016 : 8), au-delà de toute sentimentalité pathémique, sans toutefois oublier de toucher :

Le témoignage adopte en général une esthétique « classique » et un réalisme empirique : il procède par choix scrupuleux, avec une volonté de mettre en relief l'essentiel, d'éviter le « tout dire », le déballage, la surenchère. D'humbles détails, qu'aucun faussaire ne pourrait imaginer, révèlent l'impensable : et cependant, la maîtrise surmonte la hantise. C'est d'ailleurs pour cela que certains témoignages sont devenus des classiques : adressés à l'humanité, ils prennent une valeur universelle. (Rastier, 2010 : 117)

2.2. La valeur testimoniale du chapitre « Communiquer »

Les Naufragés et les rescapés prend la forme de l'essai à distance du temps du camp, tandis que le témoignage plus direct, *Si c'est un homme* (1988), a été écrit peu de temps après l'expérience du camp, entre 1945 et 1947. Les témoignages de Primo Levi, dans l'urgence du dire ou à distance du temps, s'inscrivent parmi ceux des « victimes survivantes », victimes qui se font témoins, survivants qui se font narrateurs (Rastier, 2010). « Certains au retour ont écrit des témoignages qui conjuguent des traits de la déposition en justice et de l'hommage aux défunts » (Rastier, 2010 : 110).

Si Primo Levi se refusait de se dire « témoin » et qu'il aurait voulu laisser cette fonction d'une haute responsabilité humaine à ceux qui avaient péri, ses textes, par la fonction qu'ils occupent d'ingression de l'inconcevable dans notre insoutenable légèreté, se font témoignage et urgence.

Même si Primo Levi considérait que les seuls témoins étaient *Les morts et les mourants* celui-ci laissait entendre que les vrais témoins seraient les « musulmans », les engloutis. Semblant délégitimer ainsi son propre témoignage, Levi soulignait sa dette et sans doute son sentiment de culpabilité à l'égard des disparus (Rastier, 2010 : 111).

L'essai *Les Naufragés et les rescapés* présente donc les caractéristiques du genre du témoignage. Il exprime une réalité objectivée, loin de tout pathos, il en appelle à ce qu'il a vu et vécu, cite ses camarades du camp, des événements précis, à des moments précis.

Un incident éloquent me revient à la mémoire. Sur le chantier, le tout nouveau Kapo d'une équipe formée d'Italiens, de Français et de Grecs ne s'était pas aperçu qu'un des surveillants SS les plus redoutés s'était approché dans son dos. Il se retourna

brusquement et se mit au garde-à-vous très décontenancé et fit la *Meldung* réglementaire « Kommando 83, quarante-deux hommes. ». Dans son trouble, il avait bien dit *zwei und vierzig Mann* (hommes). Le milicien le corrigea d'un ton paternellement bourru : on ne dit pas cela, on dit *zwei und vierzig Häftlinge* (détenus). C'était un jeune Kapo, donc pardonnable, mais il fallait apprendre le métier, les convenances sociales et les distances hiérarchiques. (Levi, 1989 : 91)

Le souvenir traumatique relaté ouvre la porte de la mémoire dans une force de transmission et de commémoration, souvenir qui se rejoue dans l'effet de distance. Les faits décrits sont passés au crible du temps dans une réflexivité posée, et l'écriture joue du grotesque « C'était un jeune Kapo, donc pardonnable, mais il fallait apprendre le métier, les convenances sociales et les distances hiérarchiques », de la colère retenue mais affirmée « Nier qu'on puisse communiquer est faux : on le peut toujours », des prises de position fermes « [Mon intervention] devient vraiment impérieuse quand j'entends parler de communication manquée ou impossible », « Vous auriez dû éprouver la nôtre » (Levi, 1989 : 88), « Nous avons vécu l'incommunicabilité de manière plus radicale » (Levi, 1989 : 89). Ces procédés, en même temps que la description de l'horreur des événements, demandent à ne pas lâcher la mémoire et l'impensable, comme si le témoignage servait, au-delà des faits et par les faits eux-mêmes, à avertir contre la négation de l'autre et de notre propre humanité.

Conclusion

Le chapitre « Communiquer » des *Naufragés et des rescapés* de Primo Levi met à nu la réalité matérielle du langage, sa capacité référentielle, (Lecerclé, 2004), et en exprime, face à l'expérience des camps, toute la dimension humaine et politique, quand face à la tragédie de l'extrême, les langues et leurs valeurs sont oubliées, niées, balayées. Le verbe habité est résistance. Ce témoignage nous rappelle combien le travail sur les langues, dans une perspective sociolinguistique, est acte d'engagement. Il nous revient de lutter contre l'oppression

linguistique, l'inégalité langagière, la glottophobie (Blanchet 2016), et le discours de haine, pour garder notre humanité.

La majeure partie des prisonniers qui ignoraient l'allemand sont morts dans les 10 à 15 jours suivant leur arrivée : à première vue, de faim, de froid, de fatigue, de maladie, à un examen plus attentif d'une insuffisance d'information. S'ils avaient pu communiquer avec leurs camarades plus anciens, ils auraient pu s'orienter mieux : d'abord apprendre à se procurer des vêtements, des chaussures, de la nourriture illégale ; à esquiver le travail le plus dur, et les heurts souvent meurtriers avec les SS ; à gérer sans erreurs fatales les maladies inévitables. Je ne veux pas dire qu'ils ne seraient pas morts, mais ils auraient vécu plus longtemps et auraient eu davantage de possibilités de regagner le terrain perdu. (Levi, 1989 : 92)

Bibliographie

Améry, Jean (1995), *Par-delà le crime et le châtement*, Arles, Actes Sud.

Antelme, Georges (1957), *L'espèce humaine*, 1957, Paris, Tel Gallimard.

Auroux, Sylvain (1992), « Le processus de grammatisation et ses enjeux », *Le développement de la grammaire occidentale*, Liège-Bruxelles, Mardaga, p.11-64.

Auroux, Sylvain (dir.), (1989/1992/2000), *Histoire des idées linguistiques*, tome 1. *De la naissance des métalangages. En orient et en Occident*, tome 2. *Le développement de la grammaire occidentale*, tome 3. *L'hégémonie du comparatisme*, Liège-Bruxelles, Mardaga.

Badinter, Robert (2018), *Idiss*, Paris, Fayard.

Bernard Barbeau, Geneviève et Moïse Claudine (à paraître) « Transformation des dynamiques minoritaires, paradigmes sociolinguistiques et émotions », in *Minorisations linguistiques et inégalités sociales*, in *Minorités linguistiques et sociétés / Linguistic Minorities and Society*

Baggioni, Daniel (1997), *Langues et nations en Europe*, Paris, Payot.

Baggioni, Daniel (1986,) « Préhistoire de la glottopolitique dans la linguistique européenne, de J. G. Herder au Cercle linguistique de Prague », *Langages*, numéro 83, p. 35-51.

Balaguer, Guillonne (2017), *Imminentes*, le Vigan, L'arachnoïde.

Bertrand, Lucie (2008), « Récit concentrationnaire et prose d'idées » », *Cahiers de Narratologie*

[En ligne] 14 | 2008, mis en ligne le 06 mars 2008, URL : <http://narratologie.revues.org/523>

Blanchet, Philippe (2016), *Discriminations : combattre la glottophobie*, Paris, Textuel.

Butler, Judith (2004), *Le pouvoir des mots*, Paris, Éditions d'Amsterdam.

Caussat, Pierre (1996), *La langue source de la nation. Introduction*, Paris, Mardaga.

Delbo, Charlotte (1970), *Aucun de nous ne reviendra*, Paris, Minuit.

De Gaulle-Anthonioz, Geneviève (1998), *La Traversée de la nuit*, Paris, Le Seuil.

Détue, Frederik et Charlotte (dir.) (2016), *Témoigner en littérature*, Europe, n°1041-1042.

Duchêne, Alexandre et Monica Heller (dir.) (2006) *Discourse of Endangerment: Interest and Ideologies in the Defense of Languages*, Chapitre 11, Continuum International Publishing Group, London, New York, p. 216-241.

Dulong, Renaud et Charlotte Dornier, (dir.) (2005), *Esthétique du témoignage*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

Hobsbawn, Eric (1990), *Nations and Nationalism since 1780: Programm, Myth, Reality*, Cambridge University Press.

Kertész, Imre (1998), *Être sans destin*, Arles, Actes Sud.

Klemperer, Viktor (1996), *LTI, La langue du III^e Reich*, Paris Albin Michel.

Lecerclé, J-Jacques (1996), *La violence du langage*, Paris, Puf.

Lamy, Guillaume (dir.) (2013), *C'est encore faux ! Cinquante idées déconstruites par des spécialistes*, Québec Septentrion.

Levi, Primo (1988), *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, Pocket.

Levi, Primo (1989), *Les naufragés et les rescapés, quarante ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard.

Mayaffre, Damon et Mahé Ben Hamed (2014), « Récits de mort et souvenir traumatique. Trames et traces lexicales des témoignages sur la Shoah », *Argumentation et Analyse du Discours*, version en ligne : URL : <http://aad.revues.org/1836>.

Meschonnic, Henri (1997), *De la langue française*, Paris, Hachette.

Moïse, Claudine (2009a), Habilitation à diriger des recherches, *Pour une sociolinguistique ethnographique. Sujet, discours et interactions dans un espace mondialisé*, Université Rabelais de Tours, 220 pages.

Moïse, Claudine (2009b), « Le poids de la langue française, entre sentiment de menace et dynamiques langagières », Gasquet-Cyrus Médéric et Cécile Petitjean (dir.), *Le poids des langues*, Paris, L'Harmattan, p. 237-253.

Moïse, Claudine (à paraître), « Pour (re)venir à une sociolinguistique du sujet et de la subjectivité », *Mélanges pour Jean-Marie Prieur*, Paris, L'Harmattan.

Moïse, Claudine et Claire Hugonnier (2019), « Discours homophobe. Le témoignage comme discours alternatif », *Semen, Discours de la haine dissimulée. Quelles stratégies de contre-discours ?*, numéro 47.

Moïse, Claudine, Meunier, Emmanuel et Romain Christina, [2015] 2019, *La violence verbale dans l'espace de travail. Analyses et solutions*, Paris, Bréal, 194 pages/

Nezri-Dufour, Sophie (1998), « Primo Levi ou le naufrage de la déportation », *Cahiers d'études romanes*, 1, p. 99-107.

Prieur, Jean-Marie (2006), « Des écrivains en contact de langues », *Ela*, n°144, p. 485-492.

Rousset, David (1946), *L'univers concentrationnaire*, Paris, Minuit.

Semprun, Jorge (1994), *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard.

Segula, Irena Prosenc (2006), « Primo Levi commentateur de sa propre résilience », *Études littéraires*, 38(1), p.69–76. <https://doi.org/10.7202/014823ar>

Rastier, François (2010), « Témoignages inadmissibles », *Littérature*, 159, p.108-129.

Rinn, Michel (2015), « Introduction. Le corps du témoin comme lieu de parole », in Rinn, Michel (dir.), *Témoignages sous influence. La vérité du sensible*, Presses Universitaires de Laval, p.1-8.

Roth Philippe (2001), « Primo Levi », *Shop Talk : A Writer and His Colleagues and Their Work*, Houghton Mifflin Harcourt.

Sigaud, Dominique (2018), *Dans nos langues*, Paris, Verdier.

Serres, Michel (2011), *Habiter*, Paris, Éditions le Pommier.

Tortérat, Frédéric (2017), « Le témoignage, contre la démemoration & l'oubli », *Acta fabula*, 18 (5), Notes de lecture, en ligne : URL : <http://www.fabula.org/acta/document10354.php>

Van den Avenne, Cécile (2017), *De la bouche même des indigènes. Échanges linguistiques en Afrique coloniale*, Paris, Vendémiaire.

Wionet, Chantal (2005), Wionet, C., 2005, « Les langues régionales au 18^e siècle », in Bulot, Thierry, Fillol, Véronique et Claudine Moïse (dir.), *Les langues régionales*, revue électronique Marges Linguistiques.